

les prémunit d'avance contre l'interprétation arbitraire de l'Écriture, qui devait, en effet, enfanter tant de maux (1). Selon moi, sauf meilleur avis, cette peinture représenterait saint Pierre écrivant sa dernière lettre aux enfants de l'Église, et l'envoyant au loin par des messagers fidèles.

La condamnation et le martyre de saint Pierre et de saint Paul occupent tout le reste du vitrail. Paul, comme citoyen romain (2), est livré au glaive, tandis que Pierre, plébicien d'une nation odieuse à Rome, est envoyé au supplice de la croix. Ici les monuments sont d'accord avec le témoignage des saints Pères. On rapporte que le chef des apôtres, se voyant destiné à la même mort que son maître, refusa cet honneur, et demanda d'être crucifié la tête en bas, comme s'il eût craint de profaner par une ressemblance trop exacte le supplice qu'avait consacré l'auteur de notre salut (3).

Quant à la manière dont saint Pierre fut attaché à la croix, le peintre de Bourges, ainsi que celui de Reims (4), suit le dire de Tertullien (5) en représentant les pieds et les mains de l'apôtre liés avec des cordes. A Troyes, au contraire, ses membres sont fixés par des clous (6), conformément au langage du plus grand nombre (7).

Le reste n'a pas besoin d'explication. D'ailleurs, je supprime tout ce qui n'est point nécessaire, et les vitraux consacrés à la série des apôtres (8) ramèneront l'occasion de traiter certains détails qui pouvaient prendre place ici.

ARTICLE SECOND.

SAINT NICOLAS.

* Licet scholasticum numerus incude rhetorica, sub Quintiliani
 * vel Ciceronis analitica, tenuissimas orationum laniolas extra-
 * dat; superat tamen gloria confessoris (Nicolai) vocem, men-
 * tem, linguam, etc. *

Pseudo-Dionys. (P. Damian.?) serm. de s. Nicolao.

170. Nous avons déjà signalé cet esprit de suffisance qui, comme un vertige contagieux, s'empara des gens de lettres au XVI^e siècle (9), et par eux se répandant au loin, jeta de profondes racines. Les esprits forts préluèrent à cette liberté de penser dont on fit si grand bruit deux cents ans plus tard, et le protestantisme développa singulièrement la disposition générale qui portait alors les gens d'étude à remettre tout en cause. Cette époque qui a conservé, on ne sait trop pourquoi, le nom de *renaissance*, se distingue par tous les défauts qui annoncent un parvenu : faste et prodigalité, aveugle confiance en soi-même, et insolence, pour dire le vrai mot. Cette attitude de la société nouvelle détermina une vivacité d'attaque, dont les conséquences méritent quelque attention. En faisant une irruption impétueuse sur le terrain où l'ancienne chrétienté vivait de confiance, les novateurs n'entraînèrent pas

(1) Ibid. I, 20; III, 16.

(2) Act. XVI, 37, 38; XII, 25—28.

(3) Prudent., *Peristeph.* XII, v. 7. sqq. (p. 1190—1193, t. II).

* Scit tiberina palus quae flumine lambitur propinquo
 Ensis dictum caespitem trophaeis,
 Et crucis et gladii testis; quibus irrigans easdem
 Eas fluxit imber sanguinis per herbas.
 Prima Petrum rapuit sententia, legibus Neronis
 Pendere iussum praeminenti ligno.
 Ille tamen veritus, celsae decus amulando mortis,
 Ambire tanti gloriam magistri;
 Exigit ut pedibus mersum caput imprimant supinis,
 Quo spectet innum stipitem cerebro.
 Figitur ergo manus subter, sola versus in cacumen;
 Hoc mente major quod minor figura.
 Noverat ex humili caelum citius solere adiri:
 Dejecit ora, spiritum daturus. *

Il serait aisé de citer ici un bon nombre d'auteurs ecclésiastiques qui attestent la vérité des paroles de Prudence. Mais le P. Arevalo les a presque tous réunis dans les notes qui accompagnent le texte du poète. Ce serait un plagiat honteux, quoique très-commun, de lui dérober en un trait de plume l'honneur de quelques lignes qui ont pu lui coûter bien des jours. Du reste, il est juste de dire que Foggini, entre autres, et Baronius surtout (A. 69, XIX; t. I, 632), avaient laissé peu de chose à faire à leurs successeurs.

(4) *Étude* XVIII, rose du fenêtrage D.

(5) Tertull., *Scorpiac.*, XV. «Tunc Petrus ab altero cingitur (Joana. XXI, 18), quam cruci adstringitur.»

(6) *Étude* XIII, fenêtrage E.

(7) Augustin., *serm.* CCLIII, cap. 4 (t. V, 1046).—Theodoret., *Or. de caritat.* (t. IV, 689)... καὶ τὴν παρακλήσιν αὐτῶν.—Pseudo-Chrysost., *in Petr. et Paul.* (t. VIII, append., p. 10).—Etc.

(8) Pl. XXIII, XXV, etc.

(9) Cs. n° 53 (p. 100). C'est bien sciemment que j'emploie le mot *gens de lettres*. Un des caractères les plus saillants de cette époque est l'importance exorbitante que s'attribuent les grammairiens et les humanistes. Certes, je ne nie point que la renaissance ait produit des érudits fort distingués en fait d'études classiques; mais je défie bien leur plus chaud admirateur de prouver qu'ils n'aient pas été souvent d'une outrecuidance impertinente, appelant à leur tribunal les causes les plus étrangères à leur juridiction, et décidant comme sans appel force choses en quoi ils égalaient à peine le savoir d'un écolier. Quoi de plus pitoyable, par exemple, que leurs prétentions théologiques! Et cependant quelle intrépidité d'assertion de la part de ces hellénistes, quand ils prononcent sur les questions qui tiennent au dogme et à l'histoire de l'Église! On a souvent prêté aux théologiens des naïvetés littéraires qui font sourire; mais que dire des bévues théologiques avancées par les humanistes du XVI^e siècle, quand ils se fourvoient de gaieté de cœur hors de leur sphère?

seulement les âmes mécontentes; ils ébranlèrent à la fois les esprits légers et sans consistance, qui, ne sachant point soutenir un choc, supposent d'ailleurs facilement que la force est du côté du bruit. Puis, dans l'énorme tâche de faire face à d'innombrables assauts, les défenseurs de l'Église concentrèrent principalement leur résistance sur les points les plus graves, en couvrant avant tout les vérités de foi. Des hommes éminents eurent beau entourer de travaux inexpugnables ces positions importantes, une guerre de chicane ne continua pas moins autour des points mis hors d'atteinte; mais cependant des positions secondaires, nécessairement négligées durant cette grande lutte, semblèrent plus accessibles à l'insulte, et bien des hommes sans résolution s'accoutumèrent à penser qu'il ne fallait pas s'opiniâtrer à y faire une vive résistance. Là-dessus, par manière de magnanimité, certains cœurs froids trouvèrent qu'il serait beau de renoncer hautement à des postes de moindre valeur, et de travailler eux-mêmes à en discréditer les ressources.

C'est ainsi que se forma dans le sein de l'Église une légion de gens qui s'appelèrent eux-mêmes des *critiques*, et dont tout l'effort sembla n'avoir d'autre but que de percer à jour leurs propres retranchements. Ils avaient pour prétexte le beau semblant de mettre d'autant plus hors d'atteinte ce qui devait être conservé à tout prix; et sous ce dehors spécieux, ils se donnèrent la tâche de signaler eux-mêmes à l'ennemi les endroits faibles. Avec quelle bonne foi ce plan fut conçu d'abord, puis exécuté, c'est ce dont je ne veux point m'enquérir. Qu'il suffise de faire observer que la pente vers cette *critique* se trouva surtout bien forte parmi les faux enfants de l'Église; en sorte que ce fut mainte fois comme une courbe de raccordement entre l'hérésie patente et l'hérésie plus ou moins masquée.

Toutefois, comme la mode poussa quelque temps à la *critique*, loin de moi la pensée de ranger en masse ses partisans parmi les faux frères. Elle recruta les esprits à la fois faibles et outrés, chose moins rare qu'on ne le supposerait peut-être; il s'y rallia un certain nombre d'érudits pointilleux et mutins, qui prirent la taquinerie pour de la sévérité. Les hommes à concessions, les caractères emportés et extrêmes, aussi bien que les savants timides et irrésolus, grossirent énormément la foule; en sorte que l'opinion fut entraînée en masse vers un scepticisme de détail qui gagna souvent les meilleurs esprits.

171. L'histoire ecclésiastique et surtout l'hagiographie ont été entamées fort avant par ce système d'hésitation chez les uns et de dépréciation chez les autres. La vie de saint Nicolas pourrait en fournir la preuve si nous ne nous étions interdit toute recherche considérable sur les questions purement historiques. Ce thaumaturge(1) s'est vu contester tout ce qui pouvait servir à déterminer son époque; ses miracles, par suite de la mauvaise réputation faite assez légèrement à Siméon Métaphraste, se sont trouvés n'aboutir à rien à peu près qui pût supporter un regard sérieux; et c'est à peine s'il est resté quelque mince détail que l'on osât hasarder sur ses vertus(2). Car pour sa constance dans la foi malgré les persécutions, on ne se sentait plus le courage de rien affirmer après l'avoir transporté en deçà de l'âge des persécuteurs. De son zèle contre l'arianisme, comment oser en citer le témoignage, depuis qu'on avait conclu à lui assigner *un temps moins éclairé que celui de Constantin et de Constance*(3)?

Or, n'est-ce pas chose déconcertante que de rencontrer un semblable désaccord, une telle hostilité même, entre ces écrits qui portent le nom d'histoire, et cette autre histoire transmise de bouche en bouche par les générations qui se succèdent! Quoi! les peuples entiers, des peuples divers, se redissent mille prodiges dont ils s'accordent à reconnaître une commune source dans la protection d'un même serviteur de Dieu; au sommet de ces récits, ils placent tous d'une voix l'histoire d'une vie dont quelques circonstances sont rapportées différemment, mais dont tout l'ensemble est répété sans contestation; et voilà qu'après douze ou treize cents ans, des hommes se sont rencontrés qui, se don-

(1) Ce titre donné à saint Nicolas par le ménologe grec de l'empereur Basile (VI décembre, t. II, p. 12) lui est confirmé par l'Église dans l'oraison de sa fête: «Deus qui B. Nicolai... innumeris decorasti miraculis...»; et il suffit d'ouvrir les yeux sur le passé, pour reconnaître que la chrétienté tout entière a proclamé d'une commune voix cette gloire de l'évêque de Myre. Aussi voyons-nous que, dans les litanies des saints, il est le seul évêque grec qui ait trouvé place parmi les *confessors*.

(2) On peut voir ce qu'écrivent Baillet (6 décembre), Tillemont (t. VI, 688, sv.) et Fleury (libr. LXIII, 32) au sujet de saint Nicolas.

Si l'on y fait bien attention, l'on reconnaîtra qu'il était impossible de réduire à une expression plus brève et plus vague la vie du personnage le plus oublié parmi tous ceux qui ont laissé un nom quelconque dans l'histoire. Cet exemple a été si bien suivi que, depuis Baronius, les historiens de l'Église semblent faire beaucoup, lorsqu'ils portent la hardiesse jusqu'à nommer saint Nicolas; et si on lui consacre quelques lignes, c'est presque toujours au détriment de sa réputation.

(3) Tillemont, *l. cit.*, p. 690. Baillet ne se dément point ici, il y est plus faible de raisons et plus tranchant de paroles, que jamais.

nant pour historiens, ont cru ne devoir tenir nul compte de ces renseignements paisiblement transmis à travers les âges! Que leur faut-il donc à ces écrivains si difficiles, pour que le témoignage de tout l'univers, soutenu durant vingt ou trente générations, soit admis à peser quelque chose dans leur balance? Ils exigent des documents contemporains des faits primitifs?—Qu'on les recherche, et qu'à leur apparition ces pièces authentiques servent à contrôler le dire populaire: rien de mieux; mais n'est-ce pas aussi un document, et quelque chose d'authentique, que ce concert des nations qui se maintient durant mille ans et plus? Il faudrait donc, du moins, faute de mieux, inventorier les résultats de cette déposition continuelle, où l'humanité comparait presque entière. Car si l'on ne peut absolument parvenir aux premières sources, c'est pourtant une donnée digne d'intérêt qu'une tradition longtemps caressée par l'affection de la chrétienté, et gardée soigneusement par elle comme une sainte relique.

172. Ce que je viens de dire à l'occasion d'un seul personnage, serait applicable à bien d'autres cas où l'on a brusquement franchi la vie de saints illustres, sous prétexte de n'avoir rien à en dire qui pût forcer la conviction des modernes. Mais, pour saint Nicolas, on n'était point réduit à se contenter de bruits populaires. Sa présence au concile de Nicée avait été constatée d'une manière au moins plausible, par la publication d'un catalogue arabe des Pères de ce concile, que Selden avait mis au jour (1) assez à temps pour ôter toute excuse à la critique souvent expéditive de Tillemont, de Baillet, de Fleury, et de leurs imitateurs. D'ailleurs, ces doctes personnages devaient bien savoir que dans les autres catalogues des évêques réunis à Nicée, on ne pouvait point prétendre posséder tous leurs noms; et, s'ils pensaient devoir écarter cette nouvelle liste, c'était la moindre chose qu'ils nous en donnassent quelque raison.

Une autre pièce, également publiée à temps, pouvait aussi appuyer la réalité de deux faits attribués à saint Nicolas par les légendaires. Je veux parler de son apparition à Constantin (2); mais le vitrail de Bourges nous y ramènera bientôt (Cs. n° 175, p. 262, sv.). Ainsi, trois circonstances de la vie du thaumaturge se trouvaient attestées par l'histoire, conformément à ce qu'avait dit la légende; présomption légitime ce semble, en faveur de celle-ci pour le reste de ses assertions.

Ce n'est pas que je veuille garantir dans le plus grand détail chacun des points rapportés par les panégyristes de saint Nicolas. Je pourrais assurément les défendre avec des raisons tout aussi bonnes que celles dont on se prévaut pour les attaquer; mais j'en voudrais de meilleures, et, ne pouvant me proposer un travail spécial sur les diverses légendes représentées à Bourges, une réhabilitation générale doit me suffire: le reste est une tâche que je lègue aux vrais critiques.

« Exoriare aliquis.....! »

173. Le premier tableau que nous offre le pied de la verrière, dans son état actuel, peut se réclamer des traditions populaires beaucoup plus que des documents écrits. Mais, en revanche, la chrétienté latine (3) avait tellement adopté ce fait, qu'il est devenu dans presque toute l'Europe le caractère iconographique de saint Nicolas; et, si je ne me trompe, ce doit être là l'origine du patronage célèbre de ce saint, fêté tout particulièrement par les jeunes garçons et les écoliers (4); car il s'agissait d'éco-

(1) Eutychii... Alexandrini... *Ecclesie sue origines*... ed. J. Selden (Lond. 1642), p. 114. Lequien (*Or. christ.*, t. I, p. 967) et l'auteur d'une lettre adressée au P. Desmolets dans sa *Continuation des mémoires... de Salengre* (t. VI, p. 106, sv.), ont fait voir qu'outre le nom de saint Nicolas il est facile d'y reconnaître celui de la ville de Myre. Aussi Lequien va-t-il jusqu'à indiquer approximativement l'année 341 comme étant la date probable de la mort du saint évêque.

(2) Cs. Eustrat. (ap. L. Allat., *De utriusq. eccl.*... in dogm. de purgatorio consens., p. 452, sqq.). Le correspondant du P. Desmolets (*loc. cit.*) ne peut s'empêcher, à cette occasion, de blâmer le système de ceux qui, se donnant la peine de retoucher et de réformer le bréviaire, ont eu bien soin de ne pas se risquer à dire un seul mot sur la vie du grand saint Nicolas.

(3) Métaphraste (ap. Sur., 6 decembr.) ne dit rien de ce miracle, et je ne le rencontre dans aucun document grec ni dans des tableaux grecs de la légende de saint Nicolas, que j'ai eu occasion

d'examiner. Ce que je connais d'anciennes proses latines en l'honneur du saint évêque de Myre ne fait également nulle mention de ce prodige. On comprend que Molanus n'ait pas connu cette narration, dont j'ignore tout à fait la première origine, et qui ne se lit point dans la *Légende dorée*.

(4) Alban Butler (*The lives of the primitive fathers*, etc.), dans une note que Godescard, son traducteur, s'est contenté de supprimer, explique tout autrement l'origine de ce patronage. Il cite même un manuscrit des fêtes de la cathédrale de Salisbury, qui se contente d'alléguer la douceur, l'humilité, la droiture, l'innocence des mœurs de saint Nicolas, vertus qui dépassent trop rarement les années de l'enfance, et qui, conservées durant toute la vie, méritent d'être proposées à l'imitation des enfants. Je rencontre bien quelque chose de semblable dans le poème singulier de Petrus Anselmus (ou *Anselmi*) que j'ai cité plusieurs fois, et qui, au XII^e siècle, applique à saint Nicolas notre expression populaire de *bon enfant*, que nous serions tentés de croire moderne.

liers dans cette narration. La voici telle que je la trouve résumée à la fin d'un sermon attribué à saint Bonaventure. L'auteur de ce sermon nous avertit lui-même qu'il l'a prise ailleurs que dans la *Légende*.

« Deux écoliers (1) de famille noble et riches portaient une grosse somme d'argent, se rendant à Athènes pour y étudier la philosophie. Or, comme ils voulaient auparavant voir saint Nicolas pour se recommander à ses prières (2), ils passèrent par la ville de Myre. L'hôte, s'apercevant de leur richesse, se laissa entraîner aux suggestions de l'esprit malin, et les tua. Après quoi, les mettant en pièces comme viande de porc, il sala leurs chairs dans un vase (3). Instruit de ce méfait par un ange, saint Nicolas se rendit promptement à l'hôtellerie, dit à l'hôte tout ce qui s'était passé, et le reprit sévèrement; après quoi il rendit la vie aux jeunes gens par la vertu de ses prières. »

Ce prodige avait été mis en scène dans les *mystères* dramatiques du XIII^e siècle, et l'on peut en voir un fragment dans plusieurs compilations qui l'ont reproduit (4) au siècle passé. La verrière de Bourges représente les voyageurs endormis au moment où, suivi de sa femme, qui l'excite et porte une corbeille pour l'aider à expédier l'affaire, le perfide aubergiste se met en devoir de les assommer. On les prendrait aisément pour trois jeunes filles; mais il n'est pas possible de méconnaître l'ensemble de l'histoire, et les points obscurs doivent être interprétés à l'aide de ceux qui n'offrent nul sujet de doute.

174. Le médaillon supérieur peint un trait bien connu; c'est la charité délicate avec laquelle saint Nicolas sauva de la prostitution trois jeunes filles que la pauvreté pouvait conduire au déshonneur. Leur père, ruiné, désespérait de les établir honorablement, et déjà la nécessité lui faisait former le projet de fonder sur leur infamie l'espoir d'une aisance qui semblait devenue impossible par des voies honnêtes. Le saint, qui n'était pas encore évêque (quoique le peintre lui ait donné les attributs de la dignité épiscopale), vint à trois reprises, durant la nuit, déposer par la fenêtre une somme suffisante pour doter chacune de ces filles l'une après l'autre. Cette aumône que sanctifiaient doublement la compassion et l'amour de la chasteté, a été célébrée bien des fois par le moyen âge (5), et souvent adoptée par les artistes comme symbole caractéristique du secourable évêque de Myre (6).

175. Tout le second groupe ne représente qu'un même fait démembré en ses principales circonstances. Trois officiers des armées de Constantin, dont les noms même ont été conservés (7), avaient

Petr. Anshelm., *de Sacr. nov. sacrif.* (Hort. deliciar., fol. 137; et Bibl. PP. XXIV, 1277).

.....
 Quem non alterius (Laurentii) succendat pugna viri
 Alterius (Nicolaï) moveat bonitas etiam pueri

Mais je ne vois là, comme dans plusieurs prédications du moyen âge, qu'une de ces interprétations parénétiques qui ne sauraient préjudicier à une origine historique plus capable de frapper le commun des esprits, et qui semble devoir exister nécessairement à la source de toute coutume populaire.

(1) Les narrateurs s'accordent à ne parler que de deux jeunes gens; les artistes, au contraire, en représentent assez constamment trois; et parmi les artistes il faut placer aussi les poètes.

« Ut pictura, poesis. »

(2) Selon d'autres, ces deux jeunes gens étaient frères, et c'était leur père qui leur avait enjoint d'aller demander à saint Nicolas sa bénédiction.

(3) On sait assez que le latin du moyen âge, à l'imitation de la Vulgate, accorda un sens extrêmement étendu au mot *vax*. Or, comme les peuples peu avancés dans les arts se servent surtout de vaisseaux de bois (ainsi qu'on le voit encore dans les montagnes de Suisse, par exemple), ce vase a généralement pris la forme d'un cuvier ou d'un baquet. C'est, d'ailleurs, même aujourd'hui, la configuration ordinaire d'un saloir. Mais à Bourges les trois enfants semblent se dresser dans une sorte d'auge ou de huche.

(4) Cs. Paquot, *Not. ad Molan.*, op. cit. (ed. Lovan., p. 588, sq.). — Lebeuf, *Remarques sur les spectacles...* (Mercure de France, décembre 1729, p. 2991, sv.). — Etc. Le chanoine d'Auxerre, piqué, peut-être, et pour cause, de la remarque que le correspondant du P. Desmolets venait de se permettre contre les correcteurs du bré-

viaire, oublie ici cette sagacité remarquable qui dicte ordinairement ses appréciations des œuvres du moyen âge. Fond et forme, tout lui paraît pitoyable. Quant au fait lui-même, je n'ai pas à en prendre la défense, puisque j'ai déclaré qu'il me paraissait être un des moins authentiques de cette légende; mais je ne veux point me charger non plus d'ôter à ceux qui le traitent d'absurde la responsabilité de leur assertion.

(5) Cs. Clichtov., *Elucidator.*, fol. 200 r^o et v^o. Le Dante (*Purgator.*, XX, 31) a voulu consacrer un hommage à la charité de saint Nicolas dans les paroles qu'il prête à Hugues Capet.

« Esso parlava ancor della larghezza
 Che fece Nicolao alle pulcelle
 Per condurre ad onor lor giovinezza. »

(6) C'est ainsi, du moins, que l'on explique assez communément les trois boules placées par les peintres ou les sculpteurs sur la main de saint Nicolas. Cs. Joann. Keisersperg., *serm.*; ap. Molan., libr. III, cap. 53 (p. 390). Toutefois, il serait possible que la dorure eût fait toute la réputation de ce symbole primitivement destiné à une autre signification. Pour moi, je soupçonne que ce pourrait bien être trois pains qui, multipliés par l'homme de Dieu, suffirent à plusieurs convives. Ce prodige n'a pas de nombreux garants, mais on le trouve dans quelques auteurs.

(7) Cs. Metaphrast., ap. Sur., *l. cit.* — Method., Joann. Diacon., etc., *ibid.*, et ap. Asseman., *Kalendar.*, t. V, p. 420; it. ap. Baron. A. 326, XC—XCIV (t. IV, 190, sq.). — Menolog. græc., 6 décembre (t. II, p. 20). — Etc.

Baillet paraît avoir ignoré entièrement le récit d'Eustrate (ap. Allat., *loc. cit.*) au VI^e siècle, lorsqu'il s'étonne de rencontrer une indication de ce fait dans le martyrologe d'Usuard. Ce critique était vraiment possédé d'une manie de dévaliser les saints. Il s'était fait pour cela une grande arme dans la diffamation de Méta-

été condamnés à mort injustement, par suite d'une intrigue où l'avarice d'Ablavius, préfet du prétoire, s'était laissé gagner. Tout se préparait déjà pour leur supplice, lorsque l'un d'eux se rappela avec quelle généreuse hardiesse il avait vu le saint évêque de Myre arrêter le glaive d'un bourreau pour sauver des innocents dont il avait fait ensuite casser l'arrêt. A ce souvenir, Népotien, l'un des trois prisonniers, s'écrie vers Dieu avec amertume, le conjurant par les mérites de son serviteur Nicolas, d'empêcher l'exécution de la sentence inique qui va les frapper. En ce même instant, saint Nicolas apparaissait à la fois à Constantin et au préfet du prétoire durant leur sommeil, leur déclarant qu'il prenait les accusés sous sa protection, et qu'il tirerait une vengeance éclatante de leur sang, si l'on osait passer outre.

Dès son réveil, Constantin mande Ablavius, et apprenant que celui-ci a eu durant la nuit une vision toute semblable à la sienne, il attribue ces songes à quelque illusion produite par un artifice magique. Les condamnés sont amenés devant l'empereur, qui leur reproche ce nouveau crime. Confondus de se voir charger encore d'une accusation inattendue, ils s'adressent au ciel, invoquant à haute voix l'entremise du métropolitain de Myre. L'empereur veut savoir quel est ce Nicolas dont le crédit auprès de Dieu semble si célèbre; et, après s'être fait raconter les vertus et les merveilles de ce thaumaturge, il ne se borne pas à relâcher les trois condamnés, il les charge de porter en son nom de riches présents au saint évêque. — On les voit recevant des mains de Constantin un riche évangélaire (1) et une sorte de sacoche rebondie qui indique les trésors envoyés par le prince.

176. Le dernier trait de la légende, qui est placé au sommet du vitrail, a été fréquemment reproduit par les artistes, sans pouvoir cependant alléguer le suffrage de beaucoup d'écrivains. Mais, quoi qu'il en soit de son authenticité, voici à peu près comme l'exposent Jacques de Varazze et quelques auteurs plus modernes (2).

phraste; mais comme Usuard écrivait avant le grand légendaire grec, Baillet recourt à l'expédient d'une interpolation dans les manuscrits d'Usuard. A tout hasard, il consentirait à admettre qu'Usuard aura pu connaître une histoire de la vie de saint Nicolas qui fût antérieure à celle de Métaphraste; mais il faudra dire que cette histoire ne valait pas mieux que l'autre (Baillet, 6 décembre, § 3). C'est, en vérité, une manière fort commode de traiter la critique; car de preuve, il n'en est pas même question. Métaphraste étant mis hors de la loi, tout est de bonne guerre contre lui; et les faits, pour avoir eu le malheur d'être écrits par lui, ne sont pas seulement suspects, mais frappés d'impossibilité *in odium auctoris*.

J'avais donc quelque raison de dire (n° 77, p. 140) que ces Aristarques modernes de l'hagiographie tranchent force questions avec une impardonnable légèreté; car leur sévérité prétendue se résout fort souvent en une brusquerie atrabilaire, quand elle n'est pas tout simplement de la mauvaise foi.

Autre exemple: Baillet (*l. cit.*, § 1) donne comme une cause d'exclusion pour les anciennes biographies de saint Nicolas, la mention qu'on y fait d'un monastère dont il aurait été chargé avant son épiscopat. Voici comment est appuyée cette *fin de non-recevoir*: « Il ne paraît pas qu'il y ait eu de communautés religieuses qui aient été gouvernées par des abbés avant saint Antoine et saint Pacôme. » Si cela signifie que saint Nicolas ait dû être *abbé* en propres termes, Baillet dresse un mannequin pour se procurer la gloire très-facile de le terrasser; s'il prétend nous donner à entendre qu'il n'y eut point de monastère avant saint Antoine, il aurait bien fait de nous expliquer ce qu'était ce *παρθεσιον*, où — c'est saint Athanase qui parle (*Vita s. Anton.*, n° 3; ed. cit., t. I, p. 634) — saint Antoine prit soin de placer sa sœur quand il se retira dans le désert. Maintenant, que ces *parthéons* eussent des *abbés* ou des *archimandrites*, ou des *hégumènes*, ou des supérieurs quelconques, il est probable qu'ils avaient des directeurs cependant, dont le nom nous importe peu, mais dont la réalité suffit à sauver de l'absurde ces narrations dont Baillet se débarrasse si lestement. Ajoutez que, selon saint Athanase encore (*l. cit.*), les monastères n'étaient pas alors aussi nombreux qu'ils le devinrent par la suite; ce qui suppose qu'il en existait pourtant. Or, saint Antoine quittait le monde quelques années avant l'époque que les historiens assignent à saint Nicolas, et saint Athanase ne doit pas avoir survécu plus de trente ou quarante ans à l'évêque de Myre. Qu'est-

ce donc que cette érudition dont on a fait honneur à certains critiques? et ne fallait-il pas un grand esprit de parti pour établir la réputation de ces travaux, où la science et la conscience sont brusquées tant de fois!

(1) Métaphrast., ap. Sur., *l. cit.* — Vincent. Bellovacens., *Specul. histor.*, libr. XIII, cap. 73.

(2) Cette merveille est racontée par Wace, dans sa *Vie de saint Nicolas* (Bibl. du Roi, *ms. fr.*, n° 7268 ³A², fol. 122), avec la diffusion ordinaire aux versificateurs du moyen âge. Ce même poète explique (fol. 118 v°) une autre scène qui se rencontre rarement sous la plume des historiens, mais que les artistes ont adoptée assez volontiers. En abrégant la légende de notre saint sur le tombeau de l'évêque Burkhardt de Serken à Lubeck, on n'a pas oublié cette particularité; et je crois utile de l'exposer sommairement, pour suppléer aux médaillons qui ont été détruits dans la lancette de Bourges, d'autant plus que l'éditeur des monuments de Lubeck (*Denkmäler bildender Kunst in Lüb.*, 1843) paraît n'avoir pas même soupçonné de quoi il s'agissait.

Entre autres faits, donc, de saint Nicolas, qui se retrouvent dans notre verrière, on a figuré un enfant préservé de la mort en la façon que voici. A la nouvelle de l'intervention divine qui venait d'éclater dans le choix de saint Nicolas pour le siège épiscopal de Myre, une femme avait quitté sa maison en toute hâte pour aller prendre part aux acclamations publiques dans l'église. C'était une pieuse curiosité, mais une curiosité si violente, et dont l'accès avait été si subit, que cette malheureuse femme oublia son devoir de mère pour se passer cette sainte fantaisie. Car le bruit de l'événement l'avait surprise comme elle venait de préparer un bain pour son enfant. Or, par une singularité remarquable, il paraît que les bains de ce temps-là se donnaient en mettant les gens sur le feu avec l'eau et la baignoire (en manière de marmite ou de chaudron). On peut juger de ce qui devait arriver au petit misérable suspendu ainsi à la crémaillère, tandis que sa mère courait à l'église, afin de s'associer aux transports de l'allégresse commune. Pour surcroît, tant l'enthousiasme populaire était contagieux et enivrant, la pensée du pauvre enfant ne revint pas à sa mère avant qu'un assez long espace de temps se fût écoulé; c'est-à-dire jusqu'à ce que la cérémonie du sacre et de l'intronisation étant finie, l'élan général se trouva un peu calmé. Alors seulement, cette triste ménagère, sentant toute l'énormité de sa distraction, se précipita vers son logis avec des cris aigus qui atti-

Un homme riche, qui désirait avoir un fils, avait adressé ses prières à saint Nicolas, s'engageant, si sa demande était exaucée, à conduire l'enfant au lieu où étaient les reliques du thaumaturge; et là il devait déposer un riche vase d'or. Le fils tant désiré vient au monde et grandit, et le vase est commandé pour le pèlerinage. Mais l'orfèvre exécute si bien son travail, que le *hanap* fait envie au donateur; l'évêque de Myre s'accommoderait tout aussi bien d'un autre vase un peu moins précieux⁽¹⁾, et celui-là figurerait trop élégamment sur les *dressoirs* de la maison pour qu'on songeât à s'en défaire. Un second est donc exécuté et mis en réserve pour l'accomplissement du vœu, tandis que le premier prend place parmi les plus belles pièces de la vaisselle. Cependant, on met à la voile pour se rendre au tombeau de saint Nicolas outre mer. Durant la traversée, l'enfant, qui voulait puiser de l'eau dans le premier vase, se laisse tomber dans la mer, en sorte que le *hanap* favori se trouva perdu, et le fils comme par surcroît. Néanmoins, les parents se rendent seuls au but de leur pèlerinage, et déposent l'infidèle *ex-voto* sur l'autel de saint Nicolas. Mais, à leur grand effroi, l'offrande est repoussée par une invisible main, qui s'obstine à la rejeter à terre chaque fois qu'on s'efforce de la replacer sur l'autel. Rumeur dans l'église à ce spectacle mystérieux; mais, pendant qu'on s'attroupe, voici venir l'enfant portant en ses mains le premier vase, qui avait été l'occasion de sa perte. Le saint l'avait sauvé, et le ramenait, comme chantait la vieille prose⁽²⁾:

« Vas in mari
Mersum, patri
Redditur cum filio. »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le père, redevable de son fils à saint Nicolas pour la seconde fois, laissa les deux vases qui, cette fois, furent reçus.

La planche XXVII nous présentera le tombeau de saint Nicolas.

rèrent l'attention de tout le voisinage; mais ce ne fut qu'au profit du nouveau prélat, dont l'honneur s'accrut par la réunion de tant de témoins. Quand on pénétra jusqu'au foyer, il se trouva que le Ciel, en considération de son serviteur, avait préservé les jours de l'enfant, qui sortit sain et sauf de cet affreux péril. Grand sujet de gloire pour l'évêque, et cruelle mystification pour Satan, qui aurait énormément désiré attacher à cet évêché quelque impopularité par un début si funeste. Aussi, dans un vitrail d'Auxerre, on a introduit deux diables qui se mettent en devoir d'activer les flammes sous la malheureuse chaudière où le marmot est déposé à la façon d'un pot-au-feu.

(1) Je ne dois pas dissimuler qu'il y a force variantes. Selon Jacques de Varazze et Meffreth (*de Sanctis*, serm. 6), le second *hanap* avait la même valeur que le premier; si bien que cette substitution était fantaisie toute pure dans le donateur, et que saint Nicolas pouvait à peine s'en offenser, à moins d'être extrême-

ment susceptible. Wace est d'avis qu'il y eut avarice dans cette nouvelle commande.

Dant fist faire un altre vassel
Ases ben fait et ases bel;
Mes pire... et plus léger,
Et meins valut que li primer.

Quant à Vincent de Beauvais, il suppose que l'orfèvre ne put réussir à venir à bout du second vase. Ce que voyant le donateur, qui n'en persistait pas moins à vouloir retenir le premier, il lui sembla que sa promesse serait suffisamment remplie s'il portait tout simplement la matière de l'*ex-voto* au tombeau de son bienfaiteur. Mais tout ce que je connais de représentations se prononcent pour deux vases réellement exécutés.

(2) Cs. Clichtov., *Elucidator*, (ed. cit.), fol. 201.

APPENDICE.

ΓΕΩΡΓΙΟΥ ΔΙΑΚΟΝΟΥ, ΤΟΥ ΗΣΙΔΟΥ.

εἰς τὸν ἅγιον Παύλον
(Cod. B. cit., fol. 59).

Ἰθάτων σουεῖ, καὶ λαοῦ σουεργάτες.

ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ,

εἰς τὸν Λάζαρον (Ibid.).

Ὁ τὸν φλογερὸν σουεργάτης σουεργάτης,
Τετραχόνητον ἱερότατον σουε.